

L'art latino-américain et le marché international

Ignacio Gutiérrez Zaldívar

Volume 36, Number 143, June–Summer 1991

Les années quatre-vingt en Amérique latine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53712ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gutiérrez Zaldívar, I. (1991). L'art latino-américain et le marché international. *Vie des arts*, 36(143), 37–39.

L'ART LATINO-AMÉRICAIN

ET LE MARCHÉ INTERNATIONAL

Ignacio Gutiérrez Zaldívar*

Les maisons Sotheby et Christie inaugurèrent toutes deux la décennie des années 80 avec des ventes aux enchères d'Art latino-américain. C'est en effet en mai 1981 que ces deux entreprises réalisèrent leur premier encan consacré à cette «catégorie» de l'art, amorçant ainsi les opérations de chacun des Départements qui, avec un succès croissant, continuent d'organiser ces ventes spécialisées. Ils ont réuni sous la dénomination «Art latino-américain» des oeuvres d'artistes nés dans cette partie du continent, n'appliquant que ce seul critère de sélection et laissant de côté l'époque, l'image ou le lieu précis de travail des artistes.

Ces encans commencèrent en 1981, avec un chiffre d'affaires qui atteignait les 7 millions de dollars américains. En 1990, ce chiffre d'affaires s'élevait à 40 millions, six fois plus que la première année. Mais le fait est que, en réalité, pour réaliser un chiffre d'affaires qui justifie l'existence de ces Départements d'Art latino-américain, tant Sotheby que Christie incluent dans ces encans des artistes susceptibles d'être présentés dans les ventes d'Art moderne ou d'Art contemporain.

Il est intéressant de constater que les oeuvres de trois seulement de ces artistes représentent 40 % des ventes aux enchères d'Art latino-américain. Ce sont les maîtres contemporains Rufino Tamayo (mexicain), Fernando Botero (colombien), et le regretté Diego Rivera, le père du Muralisme mexicain.

Si, à ces trois artistes nous en ajoutons trois autres, contemporains eux aussi, soit Roberto Matta Echaurren (chilien), Francisco Zúñiga (costaricain) et Joaquín Torres-García (uruguayen), le créateur du constructivisme, nous constatons que les oeuvres de ces six grands maîtres représentent à elles seules 50 % du volume général des ventes.

Il est évident que les oeuvres de ces six artistes pourraient être offertes dans le cadre de ventes aux enchères consacrées à d'autres catégories, comme l'Art moderne ou l'Art contem-

porain. Ce qui nous amène à conclure que la catégorie quelque peu arbitraire d'Art latino-américain n'est nécessaire que par une stratégie commerciale, au demeurant respectable et même digne d'éloges.

Sans prétendre nous immiscer dans le monde de la critique, nous croyons qu'il est possible de classer l'Art latino-américain en trois groupes assez bien définis : l'indo-latino-américain, dont le plus bel exemple est sans doute l'art mexicain, l'afro-latino-américain, que l'on retrouve en Amérique centrale, aux Caraïbes et aussi, quoique partiellement, au Brésil, enfin, l'euro-latino-américain, qui pourrait être représenté par l'Art de l'Amérique du Sud.

En guise d'exemples, nous considérons que dans le premier groupe se retrouveraient Rivera, Tamayo et Zúñiga. Dans le second, Wilfredo Lam, les artistes haïtiens, ainsi que Candido Portinari. Finalement, appartiendraient à la troisième catégorie, Torres-García, Matta, et l'argentin Emilio Pettoruti.

Il est vrai que les marchés latino-américains de l'art sont éloignés de tout. Il est très rare que l'on y organise des expositions sur des artistes autres que locaux. Mieux encore, les meilleurs marchés pour les artistes latino-américains, hors celui de leur pays, sont les États-unis, la France et l'Espagne. Il y a même des artistes, comme Matta et Claudio Bravo (chiliens) par exemple, dont le succès est plus grand en Europe que dans leur propre pays. Et cela est dû à une raison non pas artistique, mais simplement économique. Quand les artistes nés dans cette partie du monde parviennent à être reconnus sur le marché international, leurs prix deviennent disproportionnés par rapport aux revenus ou aux possibilités des collectionneurs de leur pays.

Penser qu'un chilien ou un argentin peut payer plus d'un million de dollars pour une oeuvre de Matta ou de Pettoruti est une utopie, du moins pour l'instant. La situation des collectionneurs mexicains, colombiens et vénézuéliens est différente: ils ont connu des périodes où ils s'enrichissaient rapidement, tandis que les marchands de ces pays ont su exploiter le filon du prestige social qu'implique le fait d'accumuler des oeuvres d'art. De plus, le nationalisme y est beaucoup plus enraciné que dans les nations du Cône Sud.

*Ignacio Gutiérrez Zaldívar, spécialiste du marché de l'art latino-américain, est galeriste à Buenos Aires et tient une chronique hebdomadaire dans le quotidien *La Prensa*. Il est l'auteur entre autres de: *40 Maestros del Arte de los Argentinos et de Cesáreo Bernaldo*

QUELQUES MARCHÉS DU CONTINENT

Le Mexique possède de solides traditions dans le domaine de l'art et de la collection. La récente exposition qui a eu lieu au Metropolitan Museum de New York en est la preuve éloquente. Les artistes et leurs oeuvres d'art jouent un rôle prépondérant dans l'histoire politique et sociale de ce pays. Dans un autre ordre d'idée, la proximité des États-unis fait que les collectionneurs nord-américains connaissent beaucoup mieux l'Art mexicain que celui des autres pays de l'Amérique latine. Et ce fait est décisif en termes de marché. Comme nous pouvons le voir dans le tableau que nous avons préparé, sur les dix artistes dont les oeuvres s'inscrivent parmi celles qui ont atteint les prix les plus élevés dans des ventes aux enchères, six sont mexicains.

Dans le cas du Vénézuéla, la tradition est moins enracinée. C'est peut-être pourquoi ses collectionneurs ont été les premiers à adopter l'Art moderne, ce qui a engendré, entre autre, un solide marché en Art cinétique, dont le principal chef de file a été Jesús Rafael Soto.

Le marché de l'Art de Colombie a connu un apogée qui coïncida avec la consécration de Fernando Botero en Europe et aux États-unis. Si à cela nous ajoutons quelques acquisitions importantes faites par des personnes impliquées dans le monde de la drogue, nous complétons le panorama de croissance qu'a connu le marché colombien. Mais il est évident que cette croissance ne peut s'expliquer qu'en fonction de la propre évolution de l'Art colombien, que nous croyons être la plus importante du Continent. Nous sommes en effet convaincus que c'est de Colombie que sortiront les plus grandes figures de l'Art latino-américain au XXI^e siècle.

Le Brésil, produit à la fois de l'Empire et d'un développement culturel généré par une influence marquée du Portugal et de la France, constitue sans aucun doute le plus important marché d'oeuvres graphiques de notre Continent. De plus, en peinture et en sculpture, il est parvenu à un langage qui lui est propre, mais qui n'a pas encore atteint la reconnaissance internationale qu'il mérite.

L'Uruguay, en dépit d'une faible population (3 millions d'habitants), a produit une incroyable quantité de bons artistes. Son marché, bien que réduit, est fortement influencé par les achats que les étrangers réalisent à Montevideo et à Punta del Este. Au Chili, le marché de l'art s'est développé dans le cadre de la prospérité économique de ce grand pays transandin. Aujourd'hui, il constitue un marché en pleine croissance où les oeuvres d'art sont très en demande.

L'Argentine est, en art comme dans bien d'autres domaines, un marché singulier. Grand importateur d'oeuvres et d'objets d'art pendant la première moitié de ce siècle, ce pays possède une activité culturelle qui ne correspond pas au volume de son marché. La preuve en est qu'on compte, à Buenos Aires seulement, plus de mille expositions par année et que pourtant le chiffre d'affaires de son marché de peintures et de sculptures, exclusivement d'artistes locaux, dépasse à peine les 30 millions

de dollars américains. Au cours, particulièrement, de la présente décennie, la peinture moderne d'avant 1950 a connu une forte augmentation. Cette peinture, fortement influencée par l'Espagne, l'Italie et la France, est caractérisée par son image internationale, ce qui la rend très compétitive dans n'importe quel coin de la planète, bien qu'elle manque de couleur locale.

QUELQUES ARTISTES ET LEUR MARCHÉ

La cote moyenne de Fernando Botero tourne actuellement autour des 300 000 dollars. Ses prix ont décuplé pendant la dernière décennie et son principal marché se situe aux États-Unis et en Allemagne. En Amérique latine, sauf en Colombie, peu de collectionneurs possèdent des oeuvres de cet artiste. Nous croyons que ce colombien est, et sera, l'artiste connaissant la plus grande ascension au sein du marché international de l'art; nous ne pouvons comparer cette évolution qu'à ce qui arrive avec les oeuvres de Picasso et de Chagall.

Le principal marché du mexicain Rufino Tamayo se situe dans son pays natal et aux États-Unis. L'année dernière, il y a eu des expositions de son oeuvre à Berlin et à Moscou, ce qui lui conféra une plus grande recon-

naissance internationale. Ses travaux de la décennie 1940-50 sont les plus populaires auprès des collectionneurs, et la représentation que la Marlborough Gallery fait de son oeuvre est fondamentale dans l'évolution de son marché. Ses prix ont quintuplé dans la dernière décennie.

L'oeuvre de l'uruguayen Joaquín Torres-García a été représentée, pendant les années soixante-dix, par la Galerie Maeght, de Paris, mais ce n'est que dans cette décennie, et à partir du malheureux incendie du Musée d'art moderne de Rio de Janeiro, dans lequel une partie importante de sa production s'est perdu, que les oeuvres de ce maître ont été cotées à l'échelle internationale. Elles fluctuent entre 550 000 dollars (pour les oeuvres «constructivistes») et 50 000 dollars (pour une oeuvre figurative réalisée à Montevideo). Durant la dernière décennie, plus de 120 oeuvres de Torres-García ont été offertes



Diego Rivera (Mexique)
Delfina Flores.
Huile, 121 X 60 cm.

dans des ventes aux enchères et leur cote a été multipliée par douze.

Le marché de Roberto Matta Echaurren est concentré surtout en France et aux États-Unis, et affiche de grandes différences dans les prix. Quand l'oeuvre est antérieure aux années cinquante, elle atteint la cote la plus élevée, soit entre 600 000 et 1 200 000 dollars. Celle-ci tombe entre 25 000 et 100 000 dollars américains pour les oeuvres plus récentes.

Le cubain Wilfredo Lam a joui d'une bonne publicité pendant les années quarante-vingt et son marché est aujourd'hui international; on n'y distingue aucun pays en particulier. Sa cote oscille entre 20 000 et 100 000 dollars pour ses oeuvres sur papier, et ses huiles les plus importantes atteignent les 600 000 dollars américains.

Emilio Pettoruti est l'artiste argentin le plus en demande au niveau international. La République Dominicaine compte de solides collectionneurs de ses oeuvres, et celles-ci sont aussi acquises partout sur le continent. La production peu abondante de Pettoruti et l'irrégularité avec laquelle ses oeuvres apparaissent sur le marché font que l'évolution de ses prix à été moindre que celle enregistrée dans les cas cités auparavant. Nous pouvons estimer que les prix de Pettoruti ont augmenté dans une proportion de 300 % pendant les dix dernières années.

LES FORMES DE PROMOTION DU MARCHÉ DE L'ART LATINO-AMÉRICAIN

LOS PRECIOS MAS ALTOS, EN SUBASTAS, DEL ARTE LATINOMERICANO

AUTOR	TITULO Y FECHA	CASA	FECHA	VENTA	PRECIO EN US\$
KAHLO Frida	«DIEGO Y YO» (1949)	SOTHEBY'S	May 90	May 90	1 430 000
MATTA	«DESASTRES DEL MISTICISMO» (1942)	SOTHEBY'S	May 90	May 90	1 155 000
VARO Remedios	«HACIA LA TORRE» (1961)	CHRISTIE'S	May 90	May 90	825 000
TAMAYO Rufino	«MUJERES CANTATO» (1940)	SOTHEBY'S	May 90	May 90	770 000
BOTERO Fernando	«FAMILIA PROTESTANTE» (1969)	CHRISTIE'S	Nov 89	Nov 89	715 000
LAW Wilfredo	«LA MANANA VERDE» (1943)	CHRISTIE'S	May 90	May 90	605 000
RIVERA Diego	«DELFINA FLORES» (1937)	SOTHEBY'S	May 90	May 90	605 000
O'GORMAN Juan	«LOS MITOS PAGANOS» (1947)	CHRISTIE'S	Nov 89	Nov 89	550 000
TORRES-GARCIA Joaquín	«COMPOSICIÓN SIMETRIA» (1931)	SOTHEBY'S	May 90	May 90	550 000
SIQUERIOS David Alfaro	«NINA MADRE» (1936)	CHRISTIE'S	Nov 89	Nov 89	363 000

La majeure partie de ce marché s'appuie sans doute sur le réseau des galeries d'art, partout où les artistes sont actifs.

En Floride, par exemple, une quantité importante de galeries se consacrant exclusivement à l'Art latino-américain ont vu le jour dans les dernières années.

A New York, par contre, les galeries qui ont essayé de commercialiser l'art de notre continent ont échoué. Aujourd'hui on y fait la promotion des artistes latino-américains sans tenir compte de, ou souligner, leur nationalité d'origine, ce qui nous semble plus équitable.

Les ventes aux enchères ont été un indice de référence qui a contribué à la valorisation des artistes latino-américains. Et il



Emilio Pettoruti (1892-1971),
Soleil du matin,
Huile, 50 X 65 cm.

est intéressant de prendre en considération que les ventes aux enchères spécialisées en «Art latino-américain», catégorie que nous avons déjà qualifiée d'arbitraire, se sont avérées être un des secteurs les plus solides et les plus stables du marché de l'art. Il suffit de se rappeler que lors des ventes aux enchères effectuées en novembre 1990, au milieu d'une chute généralisée des ventes (de l'ordre de 40 %) et alors que les peintures impressionnistes et l'Art contemporain correspondaient aux

prix les plus élevés, l'Art latino-américain se présentait comme une des rares alternatives offertes par les principales maisons. Son chiffre d'affaires augmenta et atteignit, à la fin de l'exercice annuel, les 40 millions de dollars américains.

Mais malgré cela, nous pensons aussi qu'il y aura un changement dans la commercialisation des artistes les plus importants de l'art de notre continent, parce que nous sommes convaincus que ces derniers atteindraient une plus grande

valeur si leurs oeuvres étaient offertes à côté de celles de Bacon, Delvaux ou Jaspers Johns.

Dans les années 90, beaucoup d'artistes vont voir augmenter les prix de leurs productions, et ce pour diverses raisons. Je pense ici aux oeuvres de l'uruguayen Pedro Figari, du colombien Obregón, de l'argentin Molina Campos et du mexicain Siqueiros.

Mais je crois aussi fermement, qu'une commercialisation des oeuvres des artistes de notre continent mettant l'accent sur leur caractère latino-américain les maintiendra, malheureusement, dans un «ghetto» commercial qui s'est déjà révélé complètement négatif. □

(Traduction : Danielle Vaillancourt).